

# MARGUERITE LONG

À LA LUMIÈRE DE NOUVELLES LETTRES DE ROGER-DUCASSE

Jacques DEPAULIS

Peu de pianistes français ont eu une carrière aussi longue et aussi brillante que Marguerite Long<sup>1</sup> : née en 1874, sortie du Conservatoire à 18 ans, elle a tout de suite triomphé dans les grands concerts parisiens, à peine âgée de 20 ans, amorçant une célébrité qui a rapidement franchi les frontières pour se répandre dans le monde entier. Devenue ainsi “ambassadrice de la musique française”, elle a connu tous les honneurs qui se puissent réserver à une artiste. Joignant à son art d’interprète un don certain de l’enseignement, elle a été la fondatrice d’une École où l’on trouve les noms de Lucette Descaves, Jacques Février, Jean Doyen, Nicole Henriot, Samson François, pour n’en citer que quelques uns. On peut dire qu’elle a régné pendant près de 65 ans<sup>2</sup> sur le monde musical français et international et sa disparition a laissé un grand vide<sup>3</sup>.

---

1 Si ce n’est Francis Planté, disparu à 95 ans, en 1934.

2 Elle s’est éteinte le 13 février 1966, à l’âge de 92 ans, mais quelques années auparavant elle donnait un dernier concert.

3 Les deux livres essentiels à lire pour mieux connaître la grande pianiste sont celui de Janine WEILL, *Marguerite Long, une vie fascinante*, Julliard, 1969, et surtout celui de Cécila DUNOYER DE SÉGONZAC, *Marguerite Long (1874-1966), un siècle de vie musicale française*, Findakly, 1993.

On peut bien penser que cette “vie fascinante”, comme l’écrit Janine Weill, ne lui a pas fait que des amis. Depuis quelque temps même, nombreux sont les musicologues qui expriment sur sa personnalité, ses interprétations ou son enseignement des critiques plutôt sévères.

Il faut reconnaître que le personnage est parfois déconcertant. La gloire incontestable que Marguerite Long a connue comme interprète et comme pédagogue, les compositeurs de premier plan, Fauré, Debussy et Ravel, dont elle s’est volontiers sacrée la “prêtresse”, les succès internationaux et les honneurs qui lui ont été prodigués, ont parfois contribué à faire de l’ombre à d’autres artistes remarquables. Devenue par son mariage “marquise de Marliave”, elle s’est assurée une réussite mondaine éclatante, s’ouvrant toutes grandes les portes des élites richissimes et des mécènes aristocratiques. Vers la fin de sa vie, elle a consacré elle-même cette flamboyante trajectoire en écrivant trois livres de souvenirs : *Au piano avec Claude Debussy* (Billaudot, 1960), *Au piano avec Gabriel Fauré* (Billaudot, 1963), *Au piano avec Maurice Ravel* (Billaudot, 1971)<sup>4</sup>. Ces récits, pour intéressants qu’ils soient, ne sont pas toujours en accord avec la stricte réalité. Ce faisant, comme le remarque Cécilia Dunoyer de Ségonzac après beaucoup d’autres, la célèbre pianiste “s’est plutôt discréditée au lieu de donner la véritable image de sa haute stature”. Il n’est pas de notre propos de porter un jugement dans ce domaine, mais simplement d’essayer de retracer l’image que donne d’elle un de ses proches, le compositeur bordelais Roger-Ducasse.

Dans des publications antérieures<sup>5</sup>, nous avons déjà évoqué les rapports amicaux de ces deux personnalités en nous référant à un ensemble de trente-neuf lettres inédites, adressées par Roger-

4 Ce dernier livre, en quelque sorte posthume, est dû à la collaboration fermente du Professeur Pierre Laumonier, de Bordeaux.

5 “Roger-Ducasse et Marguerite Long, une amitié, une correspondance”, *R.I.M.F.*, 39 (1989), p. 79 et “Roger-Ducasse, un élève fervent de Gabriel Fauré”, Thèse de doctorat en histoire de la musique et en musicologie, préparée sous la direction de Madame Danièle Pistone, Paris-IV-Sorbonne, juin 1992. On pourra trouver dans ces documents tous les renseignements relatifs à la vie et l’œuvre du compositeur.

Ducasse à Marguerite Long et à son mari, Joseph de Marliave<sup>6</sup>. Depuis cette époque, nous avons pu consulter, à la Bibliothèque Gustav Mahler, vingt-deux autres lettres du compositeur aux Marliave, datant de différentes époques et complétant cette correspondance, qui se monte aujourd'hui à soixante-et-une lettres. On dispose ainsi d'un ensemble cohérent entre 1910 et 1929 confirmant ce que nous avons décrit dans l'article de la *R.I.M.F.* et dans notre thèse, c'est-à-dire les manifestations d'une amitié très étroite entre le compositeur et la pianiste. Les échanges épistolaires sont surtout nombreux pendant la guerre de 1914-1918. La mort de Joseph de Marliave<sup>7</sup> en est le principal sujet. Roger-Ducasse s'y montre d'un dévouement sans borne, essayant d'atténuer la peine de Marguerite Long, mais lui confiant aussi ses soucis de santé<sup>8</sup> ou ses difficultés avec Jacques Durand, son éditeur.

Nous étions donc restés sur l'idée que cette solide amitié avait perduré au moins jusqu'à 1929 (date de la dernière lettre connue). À partir de cette époque, les allusions diverses relevées dans l'ensemble de la correspondance du compositeur<sup>9</sup> sont d'une telle férocité vis-à-vis de la pianiste que l'on devine la rupture définitive. Nous n'avions pu, alors, que faire quelques suppositions sur les causes de ce revirement.

Un nouveau document est venu jeter un jour assez différent sur les rapports du compositeur bordelais et de la pianiste. Il s'agit d'un lot de près de cinq cents lettres adressées à André

6 Collection personnelle.

7 Porté "disparu" à la bataille de Spincourt, le 24 août 1914. Marguerite Long, foudroyée par la douleur et l'incertitude, n'a pu avoir la confirmation officielle de la mort de son mari que le 13 octobre 1914. Elle a renoncé pendant des mois à toute activité de concert et ne reparaitra dans les grands concerts que le 8 avril 1917, salle Gaveau, puis le 7 mai, à un concert de la S.M.I.

8 Mobilisé le 10 octobre 1914, Roger-Ducasse est tout de suite atteint d'une double pneumonie qui met sa vie gravement en danger et l'immobilise pendant des semaines dans les hôpitaux militaires.

9 Quelque mille deux cents lettres inédites répertoriées à ce jour, adressées à divers correspondants tels que Nadia Boulanger, Jacques Durand, Florent Schmitt, Robert Brussel, Marie-Louise Boëllmann, Jacques Rouché, Bernard Gavoty, M<sup>me</sup> Jean Cruppi et son ami André Lambinet pour ne citer que les principaux.

Lambinet<sup>10</sup>. Elles couvrent exactement la première moitié du siècle (de 1901 à 1954). Cet apport considérable, qui sera analysé dans un travail à paraître, retrace d'une façon vivante et pittoresque la plupart des grands événements musicaux de l'époque. Rappelons que Roger-Ducasse a eu des liens privilégiés avec Fauré et Debussy, qu'il a été très ami avec Nadia Boulanger, camarade d'études de Maurice Ravel, Florent Schmitt, Charles Koechlin, Georges Enesco, Gustave Samazeuilh, en relation amicale avec son éditeur, Jacques Durand, enfin qu'il a approché tous les grands compositeurs de l'époque et des personnalités marquantes comme Jacques Rouché, Gabriele d'Annunzio ou Ida Rubinstein<sup>11</sup>.

Parmi les "thèmes" qui reviennent souvent au fil de ses lettres à André Lambinet, Marguerite Long occupe une place de choix<sup>12</sup> et comme le compositeur s'exprime à cœur ouvert avec son ami, on y découvre des sentiments qui modifient singulièrement nos conceptions antérieures. C'est ce nouvel aspect que nous voudrions évoquer ici en nous appuyant sur quelques extraits de lettres.

Cette correspondance permet d'abord de préciser exactement le début des rapports entre Roger-Ducasse et les Marliave. C'est par l'intermédiaire d'André Lambinet, alors professeur à Toulouse, que le compositeur est entré en relation avec Joseph de Marliave<sup>13</sup>, dont la famille habitait Saint-Jean-du-Lauragais, tout près de la Ville Rose. Roger-Ducasse avait certainement entendu parler de lui par son ami Lambinet, mais ce n'est que fin décembre

10 André Lambinet (1870-1954), professeur de Lettres d'abord à Toulouse, puis à Bordeaux, où il a été chargé des classes de khâgne, était un homme d'une immense culture et d'un grand sens musical. Dominique Merlet, le pianiste bien connu, est son petit-fils.

11 Créatrice du mimodrame de Roger-Ducasse, *Orphée*, en 1926.

12 Nous avons relevé soixante-douze passages qui concernent la pianiste.

13 D'abord destiné à la carrière militaire, le futur mari de Marguerite Long s'était passionné pour la musique et avait déjà publié de nombreux articles dans *La Nouvelle Revue* et d'autres journaux de musicologie. Gabriel Fauré était devenu pour lui un compositeur d'élection et un véritable ami qu'il vénérât profondément. Marliave et Lambinet se réunissaient souvent pour faire de la musique, particulièrement celle du Maître.

1906, à Paris, que les deux hommes se voient pour la première fois<sup>14</sup> :

Figurez-vous que, l'autre jour, Debussy m'avait demandé d'accompagner à sa place les 3 *chansons de Bilitis*<sup>15</sup> par cœur à M<sup>me</sup> Raunay<sup>16</sup>, ce que je fis avec joie et avec art. Au foyer, un monsieur, petit, rond de corps et des yeux, m'aborde en me parlant de vous : c'était Marliave<sup>17</sup>. Nous sommes revenus ensemble, causant de tout. (29 décembre 1906)

Tout de suite, ils éprouvent une sympathie réciproque. Ils se voient souvent, en particulier au théâtre ou au concert, mais si Roger-Ducasse apprécie déjà le talent de Marguerite Long, souvent entendue sur scène, ce n'est qu'aux environs du 15 mars 1908 qu'il la rencontre :

Enfin, Marliave m'a envoyé 2 billets l'autre jour pour ouïr sa femme jouant avec Hayot<sup>18</sup> 3 sonates, de Franck [*sic*], de Fauré [*sic*] et la Kreutzer de Beethoven, admirablement, elle du moins, dont j'ai fait la connaissance dans le Directorial cabinet<sup>19</sup>. Je demande à Marliave de venir samedi prendre le thé pour me faire connaître à lui musicalement. (18 mars 1908)

À partir de cette époque, le compositeur et les Marliave deviennent très liés, d'autant que Fauré représente un centre amical commun<sup>20</sup>. Dès lors, une collaboration musicale s'instaure entre Marguerite Long et Roger-Ducasse. Celle-ci commence sa

14 Roger-Ducasse et André Lambinet semblent s'être connus au tout début du siècle.

15 *Les Trois Chansons de Bilitis*, écrites en 1900 par Debussy, sur des textes de Pierre Louÿs.

16 Jeanne Richomme, dite Raunay (1869-?), sœur de l'acteur Dumény, chanteuse de grand talent. Après son mariage avec André Beaunier, en 1908, elle n'a plus paru sur scène.

17 Né en 1873, la même année que Roger-Ducasse, Joseph de Marliave avait tout récemment épousé Marguerite Long.

18 Maurice Hayot (1862-1945), violoniste fondateur d'un quatuor célèbre.

19 C'est-à-dire chez Gabriel Fauré, directeur du Conservatoire depuis 1905.

20 Rappelons brièvement que Joseph de Marliave et Marguerite Long, fiancés en 1904, se sont mariés en 1906, Gabriel Fauré étant un de leurs témoins.

carrière d'enseignante, non seulement au Conservatoire<sup>21</sup>, mais aussi chez elle, 18 rue Fourcroy<sup>22</sup>. Les cours s'adressent à une clientèle riche et Roger-Ducasse est contacté, en 1910, pour y participer.

J'ai déjeuné rue Fourcroy et M<sup>me</sup> Long m'a demandé de diriger chez elle le cours de déchiffrage avec explication musicale qu'elle faisait faire à ses élèves du Conservatoire par Schwartz<sup>23</sup>. J'ai accepté. Ils ont été charmants, d'ailleurs, et si cela m'ennuie un jour, j'aurai toujours le prétexte de mon travail pour m'en débarrasser. Cela n'est pas ennuyeux un seul instant et assez avantageux pécuniairement. (10-11 novembre 1910)

Très admiratif du talent de Marguerite Long, il lui dédie immédiatement son *Quatuor* avec piano<sup>24</sup>. De son côté, elle crée les *Six Préludes*<sup>25</sup> (12 janvier 1912, à la Nationale) et Roger-Ducasse ne tarit pas d'éloges sur son interprétation, qu'il préfère nettement à celle, ultérieure, de Risler<sup>26</sup>.

La mort brutale de Joseph de Marliave, le 24 août 1914, loin d'avoir éloigné le compositeur de l'interprète, semble les avoir rapprochés. Roger-Ducasse s'emploie à consoler l'amie malheureuse, l'invitant souvent au Taillan<sup>27</sup>, près de Bordeaux. Marguerite Long, de son côté, se fait l'intermédiaire efficace entre le compositeur et l'éditeur Jacques Durand. Mais, encore sous le poids du chagrin, elle reste de longs mois sans paraître en public. Pourtant, sous l'amicale

21 Où Gabriel Fauré lui a fait obtenir, dès 1906, une classe préparatoire de piano.

22 Les Marliave s'y étaient installés depuis l'année de leur mariage, en 1906.

23 Non identifié.

24 Œuvre composée entre 1899 et 1912, créée aux concerts Durand, le 26 mars 1912, avec MM. Hayot, Denayer, Salmon et l'auteur au piano.

25 Composés en 1907 (Durand 1908) et dédiés à M<sup>me</sup> Jean Cruppi, la femme du ministre.

26 Aux concerts Durand, le 5 mars 1912.

27 Au domaine de Pichebouc, maison de famille particulièrement chère au compositeur. Il lui a même dédié le *Nocturne de Printemps* : "À ma chère maison des champs", œuvre composée entre 1915 et 1918, créée aux concerts Padeloup, le 14 février 1920.

pression de Roger-Ducasse et de Camille Chevillard, elle renoue avec le travail technique du piano durant le mois de mai 1915, "mettant en doigts" l'*Étude en sol dièse mineur*<sup>28</sup>. Puis elle crée les *Quatre Études*<sup>29</sup> (23 juin 1916), l'*Étude en sixtes* et l'*Étude sur les notes répétées*<sup>30</sup> (concert S.M.I., 7 mai 1917) et *Variations sur un choral*<sup>31</sup> (Nationale, 10 novembre 1917).

Pendant toute la guerre, leur collaboration reste très étroite. Au cours de l'année 1916, Roger-Ducasse, provisoirement démobilisé<sup>32</sup>, continue ses cours rue Fourcroy. Il traite, en particulier, de l'"esthétique musicale" et se montre toujours passionné pour cet enseignement. Dès le mois d'août 1917, la pianiste désire faire éditer les nombreuses notes laissées par son mari, ainsi que les articles parus dans les journaux. Roger-Ducasse consacre un temps considérable à remettre en forme les fiches de travail de Joseph de Marliave<sup>33</sup>. Grâce à cette collaboration amicale, Marguerite Long peut faire publier les *Études musicales* (Alcan, 1917) et *Les Quatuors de Beethoven* (Alcan, 1925).

28 Composée en 1914 et dédiée à Suzanne Guébel, pianiste amie du compositeur et de Marguerite Long.

29 Composées au cours de l'année 1915, elles comprennent *Prélude et fugue en ut majeur*, dédiés à Hélène Isidor, pianiste ; *Étude en mi majeur*, dédiée à Cécile Lambinet, fille de son ami ; enfin, *Étude en mi bémol mineur*, dédiée à Daniel Éricourt, un jeune pianiste élève de Roger-Ducasse.

30 Deux œuvres, composées en 1916. L'*Étude en sixte* est dédiée à Denise Haas, pianiste, et l'*Étude sur les notes répétées*, en la bémol majeur, "à Francis Planté aux doigts merveilleux". Cette dernière œuvre, que le grand pianiste avait jugée trop difficile pour lui, vaudra même une lettre enthousiaste de Claude Debussy au compositeur et des louanges pour son interprète, qui a dû la rejouer devant les ovations du public (cf. François LESURE, *Claude Debussy, lettres 1884-1918*, Hermann, 1980, p. 279).

31 Composées entre 1914 et 1915 et dédiées à M<sup>me</sup> Adrienne Léon.

32 Après la grave maladie dont il a été frappé, le compositeur est classé service auxiliaire et renvoyé dans ses foyers, fin mars 1915. Il est remobilisé le 13 mars 1916, mais reste dans la région parisienne.

33 Nous avons eu en main, grâce à l'amabilité de M. Olivier de Marliave (arrière-petit-neveu de Marguerite Long) les fiches de travail de Joseph de Marliave. Elles exigent effectivement un grand effort de lecture, car l'écriture est minuscule, avec de nombreuses surcharges et des enchevêtrements difficiles à décrypter.

Vous savez qu'elle m'a confié pour la voir et l'achever l'étude de Jo sur les quatuors de Beethoven. Il me faudrait cinq ans, à 5 h. par jour, pour mettre cela au net ! Quel travail ! Je ne sais par où commencer : il y a plus de 400 pages d'une écriture fine, serrée, implacable, et avec des renvois innombrables, et des notes multiples. C'est effrayant ! et inachevé comme l'*Énéide*. Il manque la critique des 3 derniers, un rien, comme vous voyez. (19 août 1915)

De même, il collabore avec la pianiste pour une révision du *Gradus ad Parnassum*<sup>34</sup> :

Je dois une lettre à la Princesse<sup>35</sup> depuis le 20 août, ou à peu près ; mais je n'ai guère le temps et puis, elle m'a collé tout *Le Gradus* à réviser !... (22 septembre 1917)

Donc les rapports sont devenus très fréquents et les liens amicaux semblent se resserrer avec le temps. Pourtant, l'année 1917, qui voit la pianiste renouer avec les grands concerts symphoniques, révèle une première fissure. Le succès rapide, les honneurs qui en résultent, l'argent qui afflue, tout cela semble avoir transformé la veuve meurtrie en une conquérante victorieuse que rien ni personne n'arrêtera dans son ascension. Aussi le ton des lettres à André Lambinet trahit-il très vite un certain agacement du compositeur. S'il continue d'admirer le talent de l'interprète, le comportement de la femme n'est pas sans l'exaspérer à maintes reprises :

J'ai vu la Princesse<sup>36</sup> une fois, celle où elle m'est venue voir. Mais je n'y ai pas fichu les pieds : elle part Samedi pour Monte Carlo où elle passera ses vacances pascales. Elle est de plus en plus la même, avec les mêmes exagérations, les mêmes sentiments malheureux et la même virtuosité. Je dois dire que celle-ci s'arrête aux doigts. (12 avril 1916)

34 Il s'agit du célèbre *Gradus ad Parnassum* de Muzio Clementi (1752-1832), recueil d'études pour piano qui a formé des générations de pianistes. L'édition Durand, revue officiellement par Marguerite Long, est due en grande partie à Roger-Ducasse.

35 Roger-Ducasse a rapidement pris l'habitude de désigner Marguerite Long, marquise de Marliave, sous le nom de "la marquise" ou "la Princesse".

36 Voir note précédente.



Il commence à la trouver "trop obscènement égoïste", raille sans pitié l'héroïsme affiché qu'elle met à rester à Paris malgré les bombardements ; la façon dont elle se lamente perpétuellement sur sa santé ; son intransigeance pour que tous les hommes se battent sur le front et beaucoup d'autres traits de caractère irritants, comme son ambition démesurée, son sens suraigu de l'"estrade", son avarice.

Il ne saurait être question de reproduire ici tous les passages où Roger-Ducasse formule des critiques souvent acerbes sur la pianiste. Nous n'en retiendrons que quelques uns :

La Princesse est dans toute l'ardeur de ses concours. Je l'ai peu vue depuis mon rhume, mais elle allait bien, avec des exagérations violentes et des retours sur elle et sur les autres. Elle a dit l'autre jour à Yvonne<sup>37</sup> (asseyez-vous !) qu'irritée par l'inaction de François<sup>38</sup>, elle allait prier le général Maletterre<sup>39</sup> de le renvoyer au front, sans qu'il se doutât que cela venait d'elle !!! Si elle l'a fait, c'est tout simplement infâme ; si elle l'a dit sans le faire, c'est, comme dit La Bruyère, immédiatement au dessous de rien ! [...]. (27 octobre 1915).

Oui, j'ai revu la Princesse, 8 jours après son arrivée, c'est à dire en octobre [...] Elle a été assez malade de l'estomac, elle ne mangeait plus, digérait mal ce qu'elle ne mangeait pas, allait d'un médecin à un autre, d'un agrégé à un docteur de quartier, d'un ami à un inconnu, de l'inconnu à un membre de l'Académie de Médecine, enfin, elle en a tant vu qui l'ont palpée, pompée, radiographiée, qu'elle est aujourd'hui beaucoup plus malade qu'avant ! Comme elle passe sa vie à se lamenter, quand elle n'a rien, elle n'a plus rien à faire qu'à se lamenter, aujourd'hui qu'elle a vraiment quelque chose. (20 décembre 1918)

ou encore :

Marg. (L.) vient d'être assez patraque : son estomac est descendu de plusieurs degrés et c'est sans doute pour cela qu'elle le nourrit davantage "rapport au chemin parcouru" [...]. Au fond, elle se porte

37 Yvonne Ducasse (1870-1950), une des sœurs du compositeur.

38 François de Marliave (1874-1953), frère cadet de Joseph de Marliave, peintre qui a laissé une œuvre intéressante. Il venait d'être mis au repos pour des raisons de santé.

39 Ami des Marliave.

d'autant mieux qu'elle répète à tous bouts de champ qu'elle voudrait mourir. Je connais l'antienne, dont le thème initial et les variations ne sont qu'une longue dissonance, préparée certes, mais qui ne se résout jamais. (9 novembre 1920)

La création du *Tombeau de Couperin*, le 11 avril 1919, à un concert de la S.M.I., déchaîne une de ces diatribes dont Roger-Ducasse a le secret :

J'ai dîné hier chez la Princesse avec Madeleine Picard<sup>40</sup> et je ne résiste point à vous narrer mes impressions. Ravel vient de terminer 6 pièces, vides et charmantes, dans la manière du XVIII<sup>e</sup>, intitulées "Le Tombeau de Couperin". Chacune est dédiée à un ami mort à la guerre. Pourquoi tombeau de Couperin ? Vous qui êtes fin, des ongles de vos pieds à votre calvitie, vous trouverez aisément la subtilité du titre. Mais ce qui est un peu outrageant, c'est que ce [*sic*] forlane, ce menuet, ce rigaudon, cette fugue, danses légères, mais danses, sont dédiés à des morts ! Et l'on ouïra la jeune veuve interpréter avec une verve étourdissante le rigaudon dédié à la mémoire de Joseph de Marliave, mort au champ d'honneur<sup>41</sup> ! Vous ne bondissez pas ? Alors, aurais-je l'esprit mal fait ? Je n'ai rien dit hier soir, parce qu'elle ne sait pas encore... mais le jour où elle sera en pleine possession de ces œuvres, je sors froidement mon paquet. Il y aura des larmes et des grincements de dents, elle avouera que j'ai raison, qu'elle ne s'était pas rendu compte, qu'elle n'a vu là qu'un hommage harmonieux à son mari, que Ravel est un être bizarre... et elle les jouera. J'amènerai une claque pour faire trisser le Rigaudon, et elle le trissera ! Quelle tristesse... (6 mai 1918)<sup>42</sup>

Le goût prononcé de la pianiste pour les applaudissements le met hors de lui :

Marg. (L) jouait le long concerto en ut mineur de Beethoven<sup>43</sup> et

40 Professeur de chant, amie de Roger-Ducasse et de Marguerite Long.

41 Roger-Ducasse commet une erreur : c'est la *Toccata* qui est dédiée à Joseph de Marliave, le *Rigaudon* à Pierre et Pascal Gaudin, amis de Ravel, à Saint-Jean-de-Luz.

42 Malgré ces réticences de principe, Roger-Ducasse admet tout de même la qualité de ces "6 pièces, faites avec rien, mais ce rien est subtil, amusant et fin [...]".

43 *Concerto n° 3*, op. 37, 1800.

s'est montrée, ce jour-là, plus virtuose que jamais, ce qui semblait impossible. Elle était affolée, parce que la demoiselle qui chantait les mélodies hébraïques de Ravel<sup>44</sup>, a eu un rappel de plus qu'elle, le Samedi. Alors (ceci est merveilleux) elle avait imaginé pour l'audition de Dimanche, que le jeune frère d'une de ses élèves lançât un bis tonitruant à son second rappel. Le second rappel a lieu, elle avait même préparé l'*Isle joyeuse*<sup>45</sup> de Debussy, quand son jeune homme ne crie rien : *vox faucibus haesit*. Un faible troisième rappel, elle revient saluer, attendant le cri arrêté : rien ; alors, folle, elle est rentrée dans la coulisse. Je n'ai pas assisté à son entrevue avec le gamin, mais quelle engueulade il a dû ouïr ! Les virtuoses sont obscènes !... (19 avril 1920)

Malgré la fulgurante carrière de la pianiste et un comportement qui irrite souvent Roger-Ducasse, les rapports entre eux restent apparemment bons. Elle fait entendre souvent les œuvres qu'il compose. C'est ainsi qu'elle joue *Sonorités* et *Arabesque n°2*<sup>46</sup> en mars 1919, puis la *Barcarolle n°2*, le 28 janvier 1922. Ce concert nous vaut un commentaire de l'auteur :

Notre Princesse a joué à la Nationale la 2<sup>e</sup> Barcarolle<sup>47</sup>.

Après, les Sonorités  
C'était raté.  
Mais après la Barcarolle  
C'était encore moins drôle !

Elle n'en a pas fichu une note ! Se confiant à ses doigts, elle a cru que trois semaines de travail suffiraient à cette oeuvre. Comme l'oeuvre s'est vengée ! J'étais là, je n'ai rien dit, et même, me souvenant du Sénat Romain se portant en procession au devant du Consul

44 *Deux Mélodies hébraïques (Kaddich et L'Énigme éternelle)* pour chant et piano, 1915.

45 *L'Isle joyeuse* a été publiée par Durand en 1904.

46 *Sonorités*, composée en 1918, est dédiée à M<sup>me</sup> Alfred Péreire. *L'Arabesque n°2*, de 1919, est dédiée à M<sup>me</sup> Sophie Vallerstein, une vieille et fidèle amie du compositeur.

47 Concert du 28 janvier 1922. La *Deuxième Barcarolle*, dédiée à ses deux sœurs, Marguerite et Yvonne, est de 1920. Au même concert, la pianiste redonnait *Sonorités*. Ensuite, il y avait la *Sonate* pour piano et violon de Pierre Kunc, des mélodies diverses interprétées par Gabrielle Gills et le *Trio* pour piano et cordes de Marcelle Soulage.

qui avait perdu Cannes, j'ai demandé à ma sœur de l'aller voir et de la remercier de ne pas avoir désespéré du salut de la République. Ma pauvre Marguerite<sup>48</sup> en a entendu de toutes les couleurs : c'est ma faute si elle a mal joué, je n'avais qu'à la faire travailler ; je n'avais qu'à rester avec elle dans le Foyer, avant l'exécution et lui réchauffer les mains dans les miennes [*sic*]. D'ailleurs, depuis Octobre (pourquoi Octobre ? Décoration, sans doute ?)<sup>49</sup> j'ai changé d'attitude à son endroit... Je ne l'aime plus... À l'enterrement de Saint-Saëns<sup>50</sup>, j'ai été épouvantable, etc... etc... J'en passe. La vérité, c'est qu'elle était furieuse contre elle-même et que ne pouvant s'engueuler devant sa glace, elle a préféré me tomber dessus. Mais j'ai les épaules larges et nous reprendrons cette conversation à son retour de Lyon où elle opère Dimanche, mieux que Samedi dernier, espérons-le pour Elle et pour les œuvres qu'elle interprétera. Elle n'est pas bête, et elle agit bêtement avec moi : qu'elle bluffe avec les gens du monde, soit, mais qu'elle me croit assez niais, assez jobard, assez compositeur de musique, assez pianiste pour que j'avale, sans hoquet, le plus indigeste de ses bluffs, ça, jamais ! [...] Qui dira jamais le mal que produit l'estrade ? Elle est d'estrade, si j'ose dire. (2 février 1922)

Roger-Ducasse s'efforce encore d'être agréable à la pianiste, si l'on en croit la lettre suivante :

Mais voici une convocation pour le brevet supérieur. Zut ! Et puis le Conservatoire, jury de piano, de fugue, de contrepoint et d'harmonie. J'ai tout envoyé promener. Mais, imprudent, j'ai révélé ma décision à la Marquise de Marliave : reproches, plaintes, soupirs : j'étais le seul à défendre ses élèves dans un jury hostile. C'est un crime de lèse- [barré : "majesté"] amitié. Ah ! si j'avais été professeur de piano et elle membre du jury, etc... etc... J'ai flanché et j'entendrai mardi 39 concertos de Saint-Saëns. (22 juin 1922)

Lorsque Marguerite Long donne son premier grand récital depuis la guerre, le 23 avril 1921, Roger-Ducasse fait même un article très élogieux pour *Le Monde Musical*, en collaboration étroite avec André Lambinet :

48 Marguerite Ducasse (1870-1959), sœur de Roger-Ducasse.

49 Marguerite Long venait de recevoir le "ruban" de la Légion d'honneur.

50 Saint-Saëns était mort le 16 décembre 1921, à l'âge de 86 ans.

Merci mille fois pour les corrections sur l'Article, lu à Marg. (L) qui en est ravie, voilà bien le principal. (12 mai 1921)

La première source réelle de conflit semble avoir lieu au sujet de la *Fantaisie* de Pierre Menu<sup>51</sup> que Roger-Ducasse avait adaptée pour piano et orchestre. Dans une lettre du 21 octobre 1920, il demandait à la pianiste de créer l'œuvre, mais celle-ci, prise par ses succès, semble s'être dérobée à ce que le compositeur considérerait comme un devoir pour la mémoire de son élève disparu<sup>52</sup>. Une chose qu'il pouvait difficilement pardonner !

Au début de l'année 1925, autre accrochage professionnel. Sous un prétexte discutable, la pianiste se décommande au dernier moment d'un concert organisé en l'honneur de Fauré, récemment disparu<sup>53</sup>. Les locations étant déjà faites, il faut en catastrophe s'assurer du concours d'Hélène Léon, élève de Marguerite Long. Roger-Ducasse se montre vivement contrarié :

Comme je vous l'ai écrit, la Princesse nous a plaqués... Mal au bras, qu'elle a dit ; c'est possible, mais il ne fallait pas attendre les huit derniers jours pour nous en avertir, et encore a-t-il fallu que je la misse au pied du mur, car elle voulait donner sa réponse le lundi avant le concert ! Il a fallu refaire programmes, billets, affiches, et trouver des remplaçants : coût 2.000 frs<sup>54</sup> de plus !... Je ne sais pas encore la recette du concert, mais il y aura certainement un gros déficit, grâce à elle, au lieu d'un bénéfice. Aussi fera-t-elle bien de n'avoir pas besoin de moi d'ici à une vingtaine d'années, à moins qu'on ne lui coupe le bras... Alors, j'oublierai tout. [...] Je suis le dernier avec qui elle n'aurait pas dû agir de cette façon. Elle aura un billet de paradis

51 Pierre Menu (1896-1919) était un des élèves les plus doués de Roger-Ducasse. La mort l'a ravi très jeune et le compositeur bordelais s'est attaché à faire connaître l'œuvre du jeune homme. La *Fantaisie dans une ambiance espagnole* avait été écrite à l'origine pour harpe chromatique et orchestre.

52 L'œuvre ne verra le jour que le 20 octobre 1923, avec la collaboration d'un autre élève de Roger-Ducasse, Daniel Éricourt (1903-?).

53 Concert du 10 janvier 1925, en hommage à Fauré. Roger-Ducasse y devait accompagner Claire Croizat dans diverses mélodies du Maître et Marguerite Long jouer la *Barcarolle n°3*, le *Nocturne n°3*, l'*Impromptu n°3*. Elle devait terminer par le *Quatuor avec piano n°2*, avec des membres du quatuor Poulet.

54 Environ 8.000 francs actuels.

pour la répétition générale d'*Orphée*<sup>55</sup>. (15 février 1925)

La vraie blessure semble se situer au moment de la disparition de Fauré.

Il faut évoquer rapidement le conflit qui a opposé Gabriel Fauré aux Marliave dans les années 1912-1914, aboutissant à une rupture définitive que la mort de Joseph de Marliave n'a même pas pu améliorer. Pendant des années, le Directeur du Conservatoire et la pianiste ne se sont plus adressé la parole, même si leurs obligations professionnelles les mettaient souvent en contact. Nous ne pouvons retracer dans ces pages tous les aspects de cette triste histoire, d'ailleurs bien connue actuellement grâce au récit qu'en fait Marguerite Long dans son livre *Au piano avec Gabriel Fauré*<sup>56</sup>. La correspondance avec André Lambinet permet de connaître mieux la fin de ce conflit malheureux, le rôle joué par Roger-Ducasse<sup>57</sup> et l'attitude de la pianiste.

Au début du mois d'août 1924, Fauré, dont la santé est très altérée, manifeste le désir d'un rapprochement avec Marguerite Long, après tant d'années de luttes sournoises. L'été passe sans que cette "réconciliation" puisse se faire. À la fin du mois d'octobre, le Maître, rentré de vacances très affaibli, convoque Roger-Ducasse :

Mon pauvre Maître est bien bas. Il est revenu d'Annecy fatigué, et dès son retour, s'est trouvé mal, si mal qu'il m'a envoyé chercher [...] Il m'a dit : "Comme je ne veux pas quitter ce monde avec une

55 Il s'agit d'*Orphée*, mimodrame composé par Roger-Ducasse avant la guerre de 1914-1918, qui ne sera créé à l'Opéra que le 11 juin 1926, avec Ida Rubinstein dans le rôle titre.

56 Pour une meilleure objectivité, le mieux est de se rapporter au livre de Jean-Michel Nectoux, *Gabriel Fauré, les voix du clair-obscur*, Flammarion, 1990. Ajoutons que l'étude des lettres entre Roger-Ducasse et son ami Lambinet apporte, sur le comportement très "clair-obscur" de Fauré, des éléments fort intéressants qui seront analysés par ailleurs.

57 En effet, pendant des années, Roger-Ducasse a essayé de provoquer un rapprochement entre Fauré et Marguerite Long, en dépit de l'agacement où le mettait souvent la pianiste et de la surprise douloureuse de constater le comportement assez peu sympathique de Fauré, dans ce conflit.

'saleté' sur la conscience, je veux revoir Marguerite Long. Si je me remets un peu, nous arrangerons une réunion ou chez Faure<sup>58</sup> ou chez vous. Ce n'est que près de la mort que nous apparaissent toutes nues nos erreurs et nos fautes, et à ce moment-là, on ne se trompe plus !"  
- Tout cela n'est-il pas magnifique ? (31 octobre 1924)

Comme on le sait par le récit de la pianiste, elle ne peut arriver rue des Vignes<sup>59</sup> que pour s'incliner devant la dépouille du Maître. Mais son goût "de l'estrade" semble l'avoir portée un peu trop loin. Alors que Roger-Ducasse est durement éprouvé par la disparition de son Maître, voilà que Marguerite Long essaie de se donner le beau rôle en répandant partout les dernières paroles de Fauré, qu'elle aurait mieux fait de garder pour elle :

[...] Ceci s'est compliqué d'une affaire lamentable que m'a suscité la faconde de Marguerite qui a clabaudé le propos que m'avait tenu mon Maître, au lieu de le garder religieusement pour elle. J'ai vu le moment, ne voulant pas la jeter par dessus bord, où moi-même avais un rôle fâcheux, etc... etc... Explication avec le fils... Enfin, tout est terminé : mais, comme je le lui ai dit, furieux, un mot de moi devrait-il lui sauver la vie, aujourd'hui, je serais muet, et demain, comme un tombeau. Il faut vous dire que les ennemis de Marguerite se sont hâtés d'aller rapporter à Madame H...<sup>60</sup>, en les défigurant, je veux le croire, les propos de Marguerite qui s'allait vantant des "remords de Fauré". Pendant cinq jours, j'en ai été vraiment malade. J'espère que cela lui servira de leçon et qu'elle gardera pour elle ce que j'avais considéré comme un devoir de lui confier [...]. (7 décembre 1924)

Aussi voit-on, dès cette époque, le fossé s'agrandir entre Roger-Ducasse et Marguerite Long. Désormais, elle ne crée plus aucune de ses œuvres dans les grands concerts parisiens. S'ils jouent

58 L'écrivain Gabriel Faure (1877-1962), très ami avec le compositeur.

59 Gabriel Fauré avait quitté le boulevard Malesherbes, en avril 1911, pour s'installer 32 rue des Vignes, dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement.

60 Marguerite Hasselmans, qui était la compagne de Fauré depuis 1900 et l'a entouré de son affection jusqu'au bout de sa vie. Elle n'était pas portée d'une grande sympathie vis-à-vis de Marguerite Long...

encore ensemble, le 19 mai 1925, la *Ballade* de Gabriel Fauré<sup>61</sup>, les lettres se font plus espacées, plus banales, même si Roger-Ducasse, fidèle à la mémoire de Joseph de Marliave se fait un devoir d'envoyer tous les 24 août une lettre de circonstance. Le plus souvent, il vitupère contre la pianiste : "[...] elle m'agace en ce moment [...]", écrit-il le 26 mars 1926 à son correspondant, et plus loin il se fait une joie de moquer l'avarice légendaire de la pianiste. En effet, si elle savait donner son temps sans compter pour quelques élèves doués que la fortune n'avait pas privilégiés, elle était célèbre pour le prix élevé de ses leçons et les nombreuses petites mesquineries dont son entourage faisait les frais. Cécilia Dunoyer de Segonzac, tout en reconnaissant les qualités éminentes de l'interprète et de la pédagogue, n'hésite pas à rappeler que celle-ci confiait volontiers des lettres non timbrées à ses élèves, faisait payer souvent ses taxis par autrui, ou utilisait les compétences culinaires de ses amies pour fournir ses grands dîners. Une fois, reçue chez des Italiens richissimes, elle avait même réussi à se faire offrir un somptueux service de Capodimonte, pour une leçon donnée gratuitement à la fille de ses hôtes. Aussi, le contenu cette lettre garde-t-il toute sa saveur :

Je n'ai pas revu Marg. de Marliave, née Long [...] : il lui est arrivé une aventure invraisemblable. Pendant qu'elle était à Nancy, elle avait autorisé le mari de sa femme de chambre à venir voir son épouse. Or, le soir même de son arrivée (à lui), au milieu de la nuit, le pauvre homme a une hémoptysie [*sic*] et meurt dans un bain de sang, ce qui n'est pas sérieux, mais dans les draps de coton rapiécés de Marguerite !... Affolé, le successeur de M<sup>lle</sup> Aimée<sup>62</sup>, téléphone à M<sup>me</sup> Lyon<sup>63</sup> d'arriver en toute hâte. Cette dernière demande à son mari, professeur à la faculté, spécialiste, il est vrai, des maladies de l'estomac, de venir avec elle. Il répond que sa présence est inutile, puisqu'il

61 Lorsque Marguerite Long ne pouvait bénéficier d'un orchestre pour jouer ce qui était devenu son "cheval de bataille", elle donnait l'œuvre à deux pianos et choisissait volontiers Roger-Ducasse dont elle appréciait le grand talent de pianiste.

62 L'ancienne femme de chambre de Marguerite Long.

63 Marcelle Lyon, collaboratrice de Marguerite Long, qui a été la première secrétaire de l'École Long-Thibaud.



est mort. Madame Lyon accourt, relève le défunt, le lave et habille, téléphone au commissaire de police, ordonne l'enterrement pour le lendemain et fait toutes les choses nécessaires dans un cas si commun. — Elle pense à téléphoner à Nancy, priant la virtuose de rester un jour de plus dans la ville de Stanislas, qu'elle ignorait, n'y étant allée que six fois. Et puis, les grilles de Jean Lamour ou les palais de Héré, ça ne répond à rien, pianistiquement. Les obsèques ont donc lieu le lundi, dans l'appartement de Marg... La femme de chambre, comme il convient, recevait dans le salon, entourée de congratulations des concierges, bonniches, cuisinières, maîtres-queue, crémières et bouchers du quartier, voire de l'arrondissement, qui tous "pleuraient et lamentaient misérablement"<sup>64</sup> (on joue demain la *Sarabande*). Mais en bon rhétoricien, j'ai gardé pour la fin l'argument de valeur : les membres de la famille sont restés trois jours rue Fourcroy, se sont nourris aux frais de la Princesse, à 80 frs par jour. Aussi, à son retour, ayant dû payer une telle somme, elle a prétendu qu'elle ne pourrait habiter son appartement, qu'elle aurait toujours devant les yeux une vision de ce qu'elle n'avait pas vu, et elle est allée chez son amie, Madame Guillot [...], où elle a demeuré 15 jours, pour effacer, et avec un bénéfice certain, le souvenir odieux des 160 frs de repas de funérailles ! Et elle n'aura pas même l'idée de donner une couronne en perles fausses à ce pauvre homme, dont la mort bienfaisante lui a octroyé quinze jours d'économie. Je vous dis, en vérité, qu'elle est infumable ! (6 mars 1926)

Petit à petit, le ton devient nettement agressif :

J'ai vu la Princesse hier : l'âge ne rafraîchit pas ses attraits. (avril 1926)

Téléphone de Marg. (L) : elle perd (qu'elle dit) une grande partie de sa fortune placée dans certaines mines de pétrole. Je n'en crois rien, car elle n'aurait pas pu téléphoner. (7 décembre 1930)

J'ai vu Marg. un soir ou deux : elle est infumable ! Elle parle d'elle et de sa gloire comme personne n'en parlerait et les vieux amis, fatigués, s'écartent ou se raréfient. (27 novembre 1932)

64 Allusion au texte de la *Sarabande* de Roger-Ducasse : "[...] bonnes gens qui misérablement pleuraient et lamentaient [...]". Ce texte "moyenâgeux" avait été établi en grande partie par André Lambinet.

On pourrait multiplier les exemples de ces traits acérés qui concordent avec ceux des lettres à d'autres correspondants, où la pianiste n'est désignée que sous le nom de "Pâquerette"<sup>65</sup>.

Même si Roger-Ducasse reconnaît encore ses qualités techniques et qu'elle joue "en perfection" le *Concerto en sol majeur* de Maurice Ravel<sup>66</sup>, il n'hésite pas à évoquer des concerts moins heureux :

Elle a joué, en plus, *Masques*<sup>67</sup>, avec force accrochages, et les *Collines d'Anacapri*<sup>68</sup>, où elle a recommencé deux fois le même passage, incapable de se rappeler la suite : on dirait un chien qui essaie de s'attraper la queue. Elle est devenue énorme ! Elle avait un teint de lys et de roses artificiels, et les lèvres plus rouges que les grenades d'Engaddi<sup>69</sup>. [...] Elle veut donner un concert Fauré [...] mais sa santé le lui permettra-t-elle ? Dois-je jouer du piano ? Dois-je abandonner ? Dois-je me marier ? Ne dois-je pas ? Je ne réponds plus à ces perplexités à la Panurge et je lui ai conseillé de s'en rapporter aux sorts virgiliens [*sic*] ou d'aller consulter la sorcière de Paryoust. Qu'a-t-elle dû comprendre ?... (début novembre 1926)

Dans une lettre de 1929, où Roger-Ducasse joint une photographie récente de Marguerite Long, on relève ce passage féroce :

Ci-joint ce portrait épouvantable ! Elle est à Menton, chez Madame Eiffel, la fille de la Tour... famille archi-millionnaire, comme par hasard. J'envie ceux qui peuvent toujours vivre chez les autres et qui y trouvent du repos ! Mais c'est une fuite éternelle de soi-même, c'est les tréteaux, c'est l'estrade, c'est la galerie, c'est la scène, la rampe ! Pouah ! Et cet œil, l'appel indiscret de cet œil ? J'ai ajouté le ruban rouge<sup>70</sup>. (7 avril 1929)

65 Cf. notre article de la *R.I.M.F.*, (1989), p. 79.

66 On sait que Marguerite Long a créé l'œuvre le 14 janvier 1932, aux concerts Lamoureux, sous la direction de l'auteur et l'a joué, en quasi exclusivité, dans le monde entier.

67 Pièce pour piano, de Debussy (1904).

68 Numéro V du premier cahier des *Préludes* de Debussy.

69 Site d'Israël, au dessus de la Mer Morte, souvent citée dans le *Cantique des Cantiques*.

70 Marguerite Long avait reçu le "ruban" le 12 octobre 1921 et semblait l'arbo-

Bien que Roger-Ducasse ait encore adressé à Marguerite Long, fin avril 1929, une carte postale de Hanovre où avaient lieu des représentations d'*Orphée*<sup>71</sup>, on comprend vite, d'après les lettres de cette époque, que tout est définitivement rompu entre eux :

J'ignore la nouvelle adresse de Marguerite Long<sup>72</sup>. Le seul rapport qui subsiste entre nous est le dégoût profond qu'elle m'inspire. C'est trop, ou trop peu, pour que je sache son adresse. Écrivez au Conservatoire, 14 rue de Madrid, 6<sup>ème</sup>, et on fera suivre. (15 mars 1939).

Lettre de la Princesse : [...] Elle est admirable ! Elle me demande de vos nouvelles : je ne lui en donnerai certainement pas... (7 septembre 1934).

Après 1929, ils n'auront pratiquement plus aucun contact. Marguerite Long s'envole dans les hauteurs de la gloire, sillonne le monde, collectionne les rubans et les honneurs<sup>73</sup>, toutes choses que déteste Roger-Ducasse. La guerre de 39-45, l'Occupation et la Libération creuseront encore plus le fossé et les lettres du compositeur à ses différents correspondants sont d'une rare virulence contre "Pâquerette"<sup>74</sup>.

Quand on connaît la vénération de Roger-Ducasse pour son Maître<sup>75</sup>, l'attitude de la pianiste au moment de la mort de Fauré a certainement porté un coup fatal à leur relation. Il ne lui pardonnera jamais ce crime de "lèse amitié" et sa fureur contre elle l'amènera même à rayer rageusement, sur sa partition du *Quatuor*

---

rer avec une certaine ostentation qui déplaisait souverainement à Roger-Ducasse.

- 71 C'est apparemment la dernière missive retrouvée du compositeur à la pianiste (collection personnelle).
- 72 Elle habitait alors un somptueux appartement, 16 avenue de la Grande-Armée, tout près de l'Étoile.
- 73 Elle est promue "officier" de la Légion d'honneur en 1930 et reçoit la "cra-vate" en 1938, distinction exceptionnelle pour une femme à l'époque.
- 74 Cf. notre article de février 1989, dans le n° 28 de la *R.I.M.F.*, p. 79.
- 75 La réciproque était du reste vraie et le terme d'"élève chéri" a été prononcé par Fauré lui-même sur son lit de mort, en parlant de Roger-Ducasse.

*avec piano*, la dédicace qu'il lui en avait fait<sup>76</sup>. Le comportement ultérieur de Marguerite Long, dans différentes circonstances, ne fera guère que confirmer le compositeur dans un état d'esprit qui n'a plus rien d'amical. S'il se croit encore obligé de marquer l'anniversaire de la mort de Joseph de Marliave, on sent bien qu'il n'y a plus là que la manifestation de sa ferveur envers son ami, mais l'amitié du début pour sa veuve n'a guère laissé de place qu'à une profonde amertume.

---

76 Précision aimablement fournie par M<sup>me</sup> Anne-Marie Réglade.